Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 62 (2003)

Artikel: Corporéité, mémoire et vieillissement

Autor: Negro, Matteo

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-882970

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MATTEO NEGRO

Corporéité, mémoire et vieillissement

Aging is a complex phenomenon which involves modifications of the mental and physical activities of individuals. On the basis of new and interesting experimental indications and a phenomenological reflection on the body, it is possible to revise certain commonplaces concerning consciousness and memory, in particular during old age. Aging has an effect on the capacity to repeat a motorial scheme but not on memory which is linked to events, that is to the moments of the expansion of the self. Old age may well be the period in which the consciousness of the expansion of being into the present is more lively.

Cerveau et vieillissement

Le vieillissement est un phénomène extrêmement complexe, un processus qui se produit sous l'action du temps et qui opère des modifications sur les activités (mentales ou physiques) des individus. Le problème sur lequel se concentre – depuis peu, il est vrai – l'intérêt des chercheurs est celui de la qualité du vieillissement. L'individu humain qui vieillit subit-il un processus normal d'affaiblissement fonctionnel, ou est-il victime d'un dommage tel qu'on peut qualifier sa condition de quasi pathologique ? En réalité, comme le reconnaissent toujours plus fréquemment la psychologie et la médecine, il est difficile de tracer une frontière de caractère qualitatif entre ce qui est normal et ce qui est pathologique. De la même manière, il est très difficile de distinguer nettement un vieillissement de type normal d'un vieillissement de type pathologique.

On peut certainement assister, en présence d'un vieillissement pathologique du cerveau provoqué par des accidents ou des maladies dégénératives importants, à une diminution des capacités perceptives, mnésiques ou intellectuelles, et donc également à une modification de la conscience. D'autre part, le vieillissement humain normal est accompagné de la formation d'agrégats d'amyloïdes et, du point de vue

du métabolisme, un sujet sain subit durant le processus de vieillissement une augmentation de la consommation d'oxygène au repos. On constate aussi des altérations de type endocrinien (qui touchent les hormones de croissance, de reproduction, etc.), sans parler du phénomène très connu de la mort neuronale, qui concerne la vieillesse de manière tout à fait particulière. Des pertes neuronales affectent le système limbique; on assiste à une réduction des dimensions des grands neurones du cortex, même si, à l'inverse, de nouvelles dendrites font leur apparition et si la plasticité des synapses permet encore une certaine fonctionnalité des connexions.

L'opinion communément admise parmi les spécialistes est que l'affaiblissement physiologique est suivi d'une altération des activités mentales. Selon les conceptions neurobiologiques les plus courantes, les processus mentaux supérieurs dépendent des propriétés du substrat cérébral. Parmi les spécialistes de la question, le célèbre psychobiologiste français Jacques Paillard se caractérise par son désir de donner, après la crise du béhaviorisme, des explications adéquates au sujet de cet univers longtemps ignoré et contesté qui est celui de la conscience. Paillard distingue, parmi les multiples niveaux de la conscience : la réactivité primaire (autodéfense du système), la présence au monde (passive, comme la vigilance diffuse, ou active, comme l'état d'alerte généralisée), la présence sélective à l'événement, la présence à soi (conscience de soi) et la présence aux autres (conscience morale). En particulier, la conscience de soi « se réfère au regard intérieur privé que nous avons le sentiment de pouvoir porter sur nous-mêmes en étant présent intimement aux représentations internes de notre corps propre et de nos activités mentales. Elle est donc source d'une certaine "connaissance de soi" qui nous aide à construire une image intérieure de nous-mêmes en tant que personne singulière. Sa dimension historique a souvent été soulignée comme relevant d'une forme de mémoire dite *épisodique* ou *biographique* »[1]. Dans la tentative de résoudre le problème de l'encadrement ontogénétique de la conscience dans le processus évolutif des structures cognitives, Paillard confesse que « la question de savoir ce que peut représenter, dans cette évolution, l'émergence d'une *expérience consciente* reste cependant posée »[2]. Il entrevoit, avec Edelman, « l'émergence d'une identité psycho-

1 PAILLARD (1994), p. 646.
2 *Ibid.*, p. 648.

organique, d'une "conscience de soi" comme produit du fonctionnement intégratif du système nerveux »[3]. Sur la même ligne, mais avec des accents différents, on trouve Damasio, Bisiach, Dennett, Churchland, Searle et d'autres encore. Damasio admet cependant que les représentations dispositionnelles qui décrivent notre autobiographie comprennent un grand nombre de « faits » catégorisés : les actions régulières, les plaisirs, les objets que nous utilisons, les lieux que nous fréquentons régulièrement. Un tel niveau est cependant basé de manière complexe sur des bases neuronales, sur la structure invariante de l'organisme et sur le développement progressif des données autobiographiques[4]. Les points de vue mentionnés insistent donc d'une part sur l'ontogenèse de la conscience et d'autre part sur l'aspect dispositionnel des représentations, lesquelles sont précisées biographiquement et stockées dans la mémoire épisodique.

À l'inverse, une autre approche du problème s'esquisse grâce à la contribution de nouveaux résultats expérimentaux. Elle est moins phylogénétique et plus proche de la psychologie discursive. La conscience est considérée comme étant immergée à l'intérieur d'une capacité intellectuelle normale qui, comme l'observe Signoret, est mesurée « par des situations où le sujet doit résoudre des problèmes »[5], en particulier les problèmes liés à la découverte des liens associatifs entre les propositions, à la reconnaissance lexicale et à l'identification de soi à partir des situations acquises. Ce genre de regard intellectuel se concentre sur les règles provenant de l'expérience (qui produisent le contour de la conscience de soi, inaccessible sans cela à une introspection présumée et à la recherche d'une faculté psychologique idéale) et il résiste fortement – comme l'indique l'analyse statistique – au vieillissement physiologique. La diminution de la fonctionnalité observée dans le type « normal » de vieillissement n'invalide pas les règles acquises à partir de l'expérience.

Une activité autonome de la « conscience » n'existerait pas, mais elle serait comprise « parmi les activités mentales visant à "manipuler" les informations (informations du monde externe ; informations personnelles appartenant au monde interne du sujet), afin d'établir des lois, de résoudre des problèmes, ou de découvrir des inférences, [qui]

3 *Ibid.*, p. 650.
4 Cf. DAMASIO (1994).
5 SIGNORET (1990), p. 222.

constituent les activités intellectuelles proprement dites »[6]. Les aspects attentionnels, motivationnels et émotionnels subissent souvent des régressions ; au contraire, les aspects dits « procéduraux », qui s'appuient sur des habitudes, sur des liens avec les différents contextes et avec le vécu, ne sont pas normalement sujets à des évolutions dégénératives.

Il semble donc difficile d'expliquer de manière banale l'émergence de la conscience d'un substrat qui, au moins au niveau central, subit des altérations biochimiques. Ainsi, grâce à l'étude du vieillissement normal du cerveau (comme également d'autres phénomènes de nature pathologique, comme par exemple les agnosies, les anosognosies, les aphasies et les formes de démence comme la maladie d'Alzheimer, etc.) qui visait une meilleure compréhension de son incidence sur les états de conscience, une quantité de lieux communs qui étaient chers la psychologie cognitive traditionnelle ont été mis récemment en discussion.

La psychologie expérimentale, qui adopte des méthodes généralement empirico-quantitatives, a relevé qu'à un avancement de l'âge ne correspond pas nécessairement un déclin cognitif. Dans une importante étude publiée il y a peu, Denise Park, de l'Université du Michigan, écrit :

> L'un des plus grands défis de la recherche en matière de vieillesse de type cognitif, que les chercheurs, jusqu'à aujourd'hui, n'ont pas nécessairement relevé, consiste à comprendre la signification à la fois de l'accroissement de la connaissance et du déclin de l'efficacité de l'élaboration surtout dans la vie de tous les jours. Ce résultat très important devrait, semble-t-il, nous permettre de mieux comprendre le comportement des personnes âgées dans le cadre de situations de vie réelle, complexes, hors du laboratoire.

Elle souligne encore :

> Il est relativement facile de démontrer les pertes de type cognitif en laboratoire où des personnes âgées doivent accomplir des tâches qui leur sont peu familières et où leurs expériences passées et leurs stocks actuels de connaissance leur servent peu. Cependant, lorsque ces mêmes adultes accomplissent des tâches complexes dans le monde réel qui leur est familier, ils s'en acquittent avec un degré de performance très élevé et cela, grâce à l'apport du savoir et de l'expérience personnels. Le déclin des capacités d'élaboration n'apparaîtra pas dans un milieu aussi familier[7].

6 *Ibid.*, p. 228.
7 PARK (2000), p. 5.

Les éléments expérimentaux qui confirment la découverte sont liés en particulier au rôle de la mémoire de travail : « Lorsque l'on demande à des sujets jeunes et à des sujets moins jeunes de reconnaître des images sur lesquelles ils s'étaient concentrés auparavant, on ne constate aucune différence d'âge dans leur capacité à reconnaître ces images significatives »[8]. En 1991, Jacoby a démontré de manière convaincante que l'aspect de la familiarité dans la mémoire ne varie pas selon l'âge[9]. On a rencontré des résultats similaires dans le cas de la mémoire verbale implicite. Finalement, il affirme : « Les différences d'âge sont minimes ou inexistantes, aussi, quand les tâches de type cognitif s'appuient sur la connaissance acquise du monde [...] plutôt que sur le traitement actif de type cognitif »[10]. Au niveau de la mémoire de travail liée à la perception visuelle et auditive, on constate des différence mineures entre les jeunes et les personne âgées, par exemple dans le cas où des questions sont posées sous une forme visuelle. D'autres études concernant la compréhension du langage et les capacités verbales ont montré que « bien que la vieillesse puisse endommager la mémoire perceptive, *bottom-up*, d'élaboration mentale et épisodique, la connaissance des règles et de la structure du langage est bien préservée au cours d'une vieillesse normale, et les personnes âgées peuvent utiliser cette connaissance avec autant d'efficacité que les adultes plus jeunes »[11].

Rom Harré, dans son dernier ouvrage sur la science cognitive, a accordé une attention particulière aux dynamiques procédurales et discursives de la mémoire. L'expérience du souvenir est marquée d'une normativité qui affleure avec évidence dans le dialogue qui a lieu à l'intérieur d'un groupe social homogène. C'est justement grâce à une procédure sociale que la personne âgée peut démontrer qu'elle possède les mêmes capacités qu'un jeune[12]. Mais le fait le plus surprenant est

8 *Ibid.*, p. 6.

9 Cf. L. L. JACOBY (1991), « A process dissociation framework : Separating automatic from intentional uses of memory », *Journal of Memory and Language*, 30, p. 513-541, cité par Park.

10 PARK (2000), p. 8.

11 WINGFIELD (2000), p. 191.

12 HARRÉ (2002), p. 164 : « Remembering is not only intentional but also normative. How is norm conformity established in remembering ? Only in exceptional cases is it achieved forensically by finding concrete evidence of what happened. In everyday life, certification of memory is by negotiation, a discursive process among interested parties. Laboratory studies, in which

que même les patients atteints de la maladie d'Alzheimer « ont, semble-t-il, des projets de type cognitif assez "normaux" [...] Il est clair que les déficits dont souffrent ces personnes apparaissent dans les moyens d'expression et pas dans ce qu'ils ont l'intention d'exprimer. Disposant de temps et de patience, l'interlocuteur peut entretenir une conversation normale de type cognitif avec des patients souffrant d'Alzheimer »[13]. Une autre constatation importante est que les malades utilisent correctement les pronoms personnels (en particulier « je » et « tu ») et cela indique un sens de soi-même resté intact.

Deux experts des processus psychologiques du vieillissement, Paul et Margret Baltes, soulignent à juste titre :

> En matière de recherche en science psychologique et sociale, on accorde une grande importance à l'utilisation du critère de subjectivité [...] Cette emphase sur les indicateurs de subjectivité démontre que l'on admet qu'il existe un certain parallélisme entre le monde subjectif et le monde objectif et, qu'en science sociale, on reconnaît que la réalité se construit, en partie, sur des bases sociales et personnelles[14].

Des critères de nature sociale et sociolinguistique se mêlent de manière importante avec des facteurs de type « objectif » et contribuent à redessiner la carte des manifestations cognitives individuelles. Comme l'observe Agazzi, l'objet scientifique est une construction. Les objets dont s'occupent les sciences naturelles et sociales ne sont pas banalement les « choses » du sens commun ; ils sont imprégnés de théorie, et ils ne sont pas directement expérimentaux[15]. C'est le cas

evidential material is routinely and securely preserved as part of the experiment, able to be recovered intact and used to check the accuracy of recollections, are relevant to only a tiny proportion of everyday memorial acts. Individual older people do not perform as well in laboratory tests of memory skills as younger people when both groups are tested individually. However, when older people are taking part in conversations about the past their capacity to remember is as good as that of young people when they are engaging in such conversations ». Harré fait référence, en particulier, au travail de R. A. DIXON (1996), « Collective memory and aging » in D. J. HERRMANN & al. (dir.), *Basic and Applied Memory : Theory in Context*, Erlbaum, Mahwah, NJ.

13 *Ibid.*, p. 293. Harré fait référence au fameux travail de S. R. SABAT (2001), *The Experience of Alzheimer's Disease*, Oxford, Blackwell.

14 BALTES & BALTES (1990), p. 6.

15 AGAZZI (1976), p. 27-28 : « L'oggetto è dunque un *costrutto*, e a questo punto già incontriamo il problema del rapporto fra fatti e teoria. Infatti, il "mettere assieme" le determinazioni che risultano attraverso le operazioni empiriche in

d'objets comme la conscience, le temps, le cerveau, la vie. La médiation de la théorie, qui a comme but d'avancer des hypothèses adéquates pour l'explication et la compréhension des processus examinés, est une médiation de type phénoménologique. Un regard plus global sur la complexité de l'expérience du sujet est nécessaire pour saisir des dynamiques qui demeureraient sinon incompréhensibles. Grâce à de telles prémisses d'ordre méthodologique, il est possible ensuite d'expliquer, de manière non banale, comment les caractères de l'adaptation et de la plasticité de la psyché humaine rendent possible l'élaboration d'une nouvelle «normalité» dans chaque phase de l'existence, ainsi que dans des conditions de pathologie avancée.

Même les théories élaborées à partir du courant de l'école de Chicago, connue sous le nom de «interactionnisme symbolique», ont permis de comprendre de manière nouvelle et convaincante le problème du rapport entre conscience et vieillissement. Pour G. H. Mead, un membre de l'école citée ci-dessus, l'être humain est au centre d'une interaction relationnelle avec d'autres individus, et sa conscience, ou mieux, son Soi se crée à travers l'interaction active avec le milieu social. Le Soi n'est pas donné génétiquement, mais il se développe à travers l'expérience sociale, se développant et se modifiant durant le cours de l'existence. Le Soi se compose de deux aspects, le «Je» et le «Moi». Le Je se configure progressivement et expérimentalement comme «expérimenter», «penser», «écouter» ou «être conscient». L'expérience se configure comme expérience du présent, qui n'est pas encore cristallisée et fixée dans un mot ou dans un discours. La seconde composante du Soi est le Moi, c'est-à-dire son aspect observable: le comportement, la parole, le geste, le corps. Les deux aspects sont synergiques et interactifs. L'accroissement de l'âge et le développement permettent la naissance et l'émergence du Soi. La conscience du Soi est donc inséparable de l'effet de feedback qui dérive du rapport avec le

un modo piuttosto che in un altro significa già incominciare a fare della teoria [...] per andare oltre l'immediato non c'è, per definizione, altro che la "teoria", la quale comporta l'introduzione, in ogni scienza, di una serie di predicati, di costrutti e di enti teorici [...] L'importante è di non sostanzializzare queste entità, concependole come "cose" del senso comune; ma nella misura in cui ci si renda conto che esse sono un costrutto, deve cadere ogni diffidenza nei loro confronti perché, in fin dei conti, si è visto che anche i cosiddetti "oggetti empirici" sono costrutti [...] ricordando però che quanto si sperimenta direttamente sono le determinazioni e non l'oggetto, anche nel caso dell'oggetto empirico».

Moi des autres[16]. Et à l'âge adulte, comme nous le rappelle Douglas Kimmel, l'essence du Soi « est l'interaction entre la très grande variété des aspects du *je* et des aspects du *moi* »[17], qui sont naturellement plus complexes que durant la jeunesse.

La vieillesse est donc la période de la vie humaine dans laquelle l'utilisation des significations, l'expérience des significations, la connaissance et la conscience du monde se détachent progressivement de la sphère de la perception, en se revêtant d'une sorte de halo d'immatérialité. La caractère procédural et la règle de l'action se séparent ou tendent à se séparer de la dimension du continu, pour être cueillis dans un présent qui dure. Le corps affaibli par l'âge, n'est plus le véhicule des informations, n'est plus « l'instrument de », mais devient en quelque sorte « interne » au Soi.

Mémoire, temps et conscience

Le cerveau est un instrument d'action avant d'être un instrument de connaissance, dans la mesure où la connaissance est orientée vers l'action et générée à partir de l'action. Ainsi la fonctionnalité cérébrale ne peut être comprise de manière adéquate en dehors de l'expérience dont elle est l'instrument et qui nous permet également d'en décrire les caractères et les dynamiques. Le vécu est le présupposé de toute mesure, de toute objectivation naturaliste, comme la psychologie du vieillissement nous l'a montré. Que la conscience englobe la nature, c'est une expérience d'un Soi évolué. Corps et conscience, objet et sujet sont posés dans une relation intelligible et significative, dans le cadre d'une pratique de vie et de langage. Le lien fonctionnel, le rapport entre mouvement, perception et mémoire, est avant tout un lien dramatique à

16 MEAD (1982), p. 63-65 : « You cannot have consciousness of self without consciousness of other selves. Any self at the center of consciousness arises with other selves which make up social consciousness. The "alteri" arise earlier than the self, both in the child and the race. That is natural because the conduct of the child is determined first of all with reference to the field of stimulation [...] It is the consciousness of control over our social stimulations of ourselves through our responses that distinguishes the "ego" from the "alteri" ».

17 KIMMEL (1990), p. 65.

l'intérieur du Soi, et pas une quelconque relation causale. Dans son ouvrage *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty écrit :

> Il y a deux sens et deux sens seulement du mot exister : on existe comme chose ou on existe comme conscience. L'expérience du corps propre au contraire nous révèle un mode d'existence ambigu. Si j'essaye de le penser comme un faisceau de processus en troisième personne — "vision", "motricité", "sexualité" – je m'aperçois que ces "fonctions" ne peuvent être liées entre elles et au monde extérieur par des rapports de causalité, elles sont toutes confusément reprises et impliquées dans un drame unique. Le corps n'est donc pas un objet. Pour la même raison, la conscience que j'en ai n'est pas une pensée, c'est-à-dire que je peux le décomposer et le recomposer pour en former une idée claire. Son unité est toujours implicite et confuse. [...] Qu'il s'agisse du corps d'autrui ou de mon propre corps, je n'ai pas d'autre moyen de connaître le corps humain que de le vivre, c'est-à-dire de reprendre à mon compte le drame qui le traverse et de me confondre avec lui[18].

L'homme « normal » est donc celui que tout reconduit à une unité de sens. Comme l'a écrit Canguilhem, l'homme normal est l'homme normatif, habile dans l'institution de normes toujours nouvelles, mêmes de normes organiques. Que signifie « homme normatif » ? L'expression indique un être en état d'intérioriser de manière intentionnelle les objets de sa propre expérience, ceci à travers des règles d'usage, des procédures de type cognitif, qui jaillissent de la perception et de l'action. Une telle intériorisation revêt une valeur particulière dans l'adaptation à des situations et à des contextes divers. De nouvelles règles sont alors instituées de manière presque spontanée et inconsciente. Un individu qui se trouve sur la voie du vieillissement ou un individu qui est affecté d'une forme de déficience visuelle ont en commun une conscience différente de leur « limites » propres, comparé à un individu jeune et en bonne santé. Cependant, chaque individu tente de constituer ou de reconstituer un espace dans lequel trouver sa normalité « propre ». Voilà le cœur du problème. Le vie est une polarité, disait Canguilhem. Ce qui indique que la vie tend à polariser autour de soi les conditions en vue de garantir sa propre subsistance et son propre développement. Face à une telle polarisation, il est sensé de parler de normalité biologique ou physiologique[19]. Le concept de normalité communément accepté semble au contraire faire référence à la capacité

18 MERLEAU-PONTY (1945), p. 231.

19 CANGUILHEM (1966), p. 81 : « C'est la vie elle-même et non le jugement médical qui fait du normal biologique un concept de valeur et non un concept de réalité statistique ».

d'adaptation à n'importe quelle situation; il s'agit toutefois d'une potentialité invraisemblable, car les prémisses pour qu'elle soit vérifiée font défaut. Le mythe de la normalité comme adaptation universelle résiste et influence de manière importante le jugement négatif sur les conditions exceptionnelles et pathologiques. En revanche, d'un autre point de vue, toutes les conditions humaines sont uniques et inévitables. Il n'est donc par conséquent pas suffisant d'adopter des critères de type statistique afin d'essayer de déterminer des statuts de normalité, et il n'est pas non plus suffisant de réduire l'horizon des possibilités d'adaptation à celles qui sont prévues par les recherches en laboratoire[20]. Canguilhem déjà s'est aperçu de la limite d'une approche du problème de la normalité et de la pathologie du comportement humain qui ne tient pas compte de la dimension des habitudes et des coutumes de chaque individu :

> S'il est permis de définir l'état normal d'un vivant, par un rapport normatif d'ajustement à des milieux, on ne doit pas oublier que le laboratoire constitue lui-même *un nouveau milieu* dans lequel certainement la vie institue des normes dont l'extrapolation, loin des conditions auxquelles ces normes se rapportent, ne va pas sans aléas. Le milieu de laboratoire est pour l'animal ou l'homme un milieu possible parmi d'autres[21].

La catégorie du normal institue le concept de pathologie comme une de ses sous-espèces, comme une autre normalité. L'anormalité biologique est antinomique à la normalité biologique mais pas à la normalité de la vie[22].

20 *Ibid.*, p. 92 : « En quel sens l'étalonnage et la mensuration de laboratoire sont-ils dignes de servir de norme pour l'activité fonctionnelle du vivant pris hors du laboratoire ? [...] Les normes fonctionnelles du vivant examiné au laboratoire ne prennent un sens qu'à l'intérieur des normes opératoires du savant ».

21 *Ibid.*, p. 94-95.

22 *Ibid.*, p. 155 : « C'est par référence à la polarité dynamique de la vie qu'on peut qualifier de normaux des types ou des fonctions. S'il existe des normes biologiques c'est parce que la vie, étant non pas seulement soumission au milieu mais institution de son milieu propre, pose par là même des valeurs non seulement dans le milieu mais aussi dans l'organisme même. C'est ce que nous appelons la normativité biologique. L'état pathologique peut être dit, sans absurdité, normal, dans la mesure où il exprime un rapport à la normativité de la vie. Mais ce normal ne saurait être dit sans absurdité identique au normal physiologique car il s'agit d'autres normes. L'anormal n'est pas tel par absence de normalité. Il n'y a point de vie sans normes de vie, et l'état morbide est toujours une certaine façon de vivre ».

La vie humaine implique, de la part d'un sujet, la perception d'un champs organisé, lié à l'action. Le cerveau en tant que tel n'a donc aucun pouvoir magique: c'est un «je» vivant qui tisse une toile d'intentionnalité, pour le dire comme Merleau-Ponty[23], et ainsi il constitue/institue le temps, sur la base de son propre temps. Dans notre vie, des variations d'intensité qualitative émergent, qui n'ont rien à voir avec la quantité mathématique, avec le continu. Le «moi» réel, «normal» et normatif, est libre du chantage de la quantité. Le vieillissement représente le point culminant d'un tel processus. Il a en effet une incidence sur la capacité de répéter un schéma moteur, mais pas sur la mémoire-souvenir, liée aux événements, c'est-à-dire aux moments de dilatation du «je» dans une durée. La perception est absorbée dans une durée sans temps, comme est modifiée de manière significative la conscience de son propre corps. La vieillesse est peut-être le moment durant lequel la conscience de la dilatation de l'être dans le présent est la plus vive. Le souvenir ne rapporte pas à l'être le schéma perceptif ou moteur, mais l'événement en tant que tel, reconnu et fixé dans le présent. Vu à travers le présent, le temps devient discontinu[24].

Bachelard, dans *Dialectique de la durée*, a perçu un élément significatif qui peut contribuer également à l'étude des processus cognitifs. C'est l'instant de la fixation du souvenir qui détermine la modalité de sa propre conservation, et donc de sa réémergence. La fixation de l'événement dans la mémoire passe par la médiation du langage, par la capacité de dramatisation des événements, la capacité d'en saisir l'utilité, la correspondance avec nos propres besoins, avec la vie du sujet, qui est propre au langage. Bachelard écrit:

> Le problème du rappel des souvenirs s'éclairerait aussi en prêtant plus d'attention à l'*instant* où les souvenirs se fixent réellement. Nous verrions alors le rôle de la coordination des événements nouveaux, la rationalisation quasi instantanée des événements liés dans un souvenir complexe. Avant de s'occuper de la conservation des souvenirs, il faut étudier leur fixation car ils se

23 MERLEAU-PONTY (1945), p. 477: «Le temps n'est pas une ligne, mais un réseau d'intentionnalités».

24 *Ibid.*, p. 484: «Il n'y a de temps pour moi que parce j'y suis situé, c'est-à-dire parce que je m'y découvre déjà engagé, parce que tout l'être ne m'est pas donné en personne, et enfin, parce qu'un secteur de l'être m'est si proche qu'il ne fait pas même tableau devant moi et que je ne peux pas le *voir*, comme je ne peux pas voir mon visage. Il y a du temps pour moi parce que j'ai un présent».

> conservent dans le cadre même où il se fixent, comme des totalités plus ou moins rationnelles [...] On saisirait alors le rôle de la pensée dramatique dans la fixation de nos souvenirs. *On ne retient que ce qui a été dramatisé par le langage; toute autre jugement est fugace. Sans fixation parlée, exprimée, dramatisée, le souvenir ne peut être rapporté à ses cadres.* Il faut que la réflexion construise du temps autour d'un événement au moment même où l'événement se produit pour qu'on retrouve cet événement dans le souvenir du temps disparu[25].

Le langage reflète la dialectique entre le discontinu (le temps du souvenir) et le continu (le temps externe), qui devient ensuite la dialectique entre le passé-présent et le devenir-présent ou, comme dirait Deleuze, entre l'ontologique et le psychologique[26]. Durant la vieillesse, l'ontologique prévaut sur le psychologique; la force de frappe du présent, en tant que temps de la réaction, est supplantée graduellement par la fixité de l'être en soi. Le passé-présent est le miroir, la forme du devenir[27]. Dans le miroir de l'être du passé-présent, même la caducité, l'affaiblissement du corps et la perte progressive de la capacité énonciative du souvenir semblent se transformer, se transfigurer et se poser comme liberté, comme offrande de soi. Qui peut saisir dans ce phénomène une nouvelle «normalité»? Celui qui est habitué, sous l'impulsion d'une tradition ou d'une certaine éducation sociale, à reconnaître dans la personne âgée le gardien du secret du monde, de sa raison d'être. Mais aussi celui qui sait regarder, dans la société de l'*homo technologicus*, au-delà du périmètre du laboratoire et qui sait repérer, même dans l'expérience du vieillissement, des modèles fiables de rationalité et d'adaptation au milieu.

25 BACHELARD (1950), p. 46-47 (c'est moi qui souligne).

26 DELEUZE (1966), p. 51: «En toute rigueur, le psychologique, c'est le présent. Seul le présent est "psychologique"; mais le passé, c'est l'ontologie pure, le souvenir pur n'a de signification qu'ontologique».

27 Deleuze radicalise l'opposition entre l'être du passé et l'être du présent: «Nous confondons alors l'Être avec l'être-présent. Pourtant le présent n'est pas, il serait plutôt pur devenir, toujours hors de soi. Il n'est pas, mais il agit. Son élément propre n'est pas l'être, mais l'actif ou l'utile. Du passé au contraire, il faut dire qu'il a cessé d'agir ou d'être utile. Mais n'a pas cessé d'être. Inutile et inactif, impassible, il est, au sens plein du mot: il se confond avec l'être en soi [...] c'est du présent qu'il faut dire à chaque instant déjà qu'il "était", et du passé, qu'il "est", qu'il est éternellement, de tout temps» (*ibid.*, p. 49-50).

Bibliographie

AGAZZI, E., « Criteri epistemologici fondamentali delle discipline psicologiche », in Aa.Vv. *Problemi epistemologici della psicologia*, Milano, Vita e Pensiero, p. 3-35, 1976

BACHELARD, G., *La dialectique de la durée*, PUF, Paris, 1950

BALTES, P. B. & MARGRET M., « Psychological perspectives on succesful aging: The model of selective optimization with compensation », in *Successful Aging. Perspectives from the Behavioral Sciences*, Cambridge, CUP, p. 1-34, 1990

CANGUILHEM, G., *Le Normal et le Pathologique*, Paris, PUF, 1966

DAMASIO, A. R., *Descartes' Error. Emotion, Reason and the Human Brain*, New York, Putnam's Son, 1994

DELEUZE, G., *Le bergsonisme*, Paris, PUF, 1966

HARRÉ, R., *Cognitive Science. A Philosophical Introduction*, Londres, Sage Publications, 2002

KIMMEL, D. C., *Adulthood and Aging. An Interdisciplinary, Developmental View*, New York, John Wiley & Sons, 1990

MEAD, G. H., *The Individual and the Social Self*, édité par D. L. MILLER, Chicago, The University of Chicago Press, 1982

MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945

PAILLARD, J., « La conscience », in M. RICHELLE, J. REQUIN & M. ROBERT (dir.), *Traité de psychologie expérimentale*, t. 2, Paris, PUF, p. 639-684, 1994

PARK, D. C., « The basic mechanisms accounting for age-related decline in cognitive function », in D. C. PARK-N. SCHWARTZ (dir.), *Cognitive Aging : A Primer*, Philadelphie, Psychology Press, PA, p. 3-21, 2000

SIGNORET, J.-L., « Vieillissement et fonctionnement mental », in Y. LAMOUR (dir.), *Le vieillissement cérébral*, Paris, PUF, p. 217-230, 1990

WINGFIELD, A., « Speech perception and the comprehension of spoken language in adult aging », in D. C. PARK & N. SCHWARTZ (dir.), *Cognitive Aging : A Primer*, Philadelphie, Psychology Press, PA, p. 175-195, 2000